

CAROLE CHAIX, PAROLES VIVES

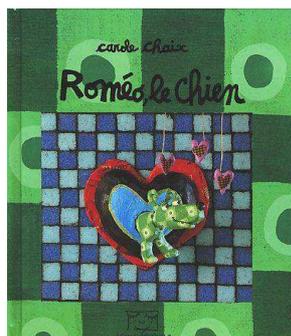
Une rencontre avec les étudiants du M1 MEEF Documentation à l'ESPE de Toulouse Midi-Pyrénées
Le jeudi 24 janvier 2019

Un processus, des idées, des collaborations

« Processus », le mot juste. Savoir « comment on marche ». Dans l'atelier, chez soi, qui concentre l'essentiel. Il faudrait peut-être imaginer une sorte de précipité chimique, plein de matières en suspension. Là s'expriment dettes et hommages, à Franquin, Calder ou Picasso, à la vitalité créative d'artistes que leur sexe condamne à une célébrité douteuse, puisque, s'agissant de femmes, souvent la critique d'art s'arrête au matériau biographique ; en témoigne cette propension à relater avec force détails la « folie » de Camille Claudel ou la névrose hystérique de Niki de Saint Phalle.

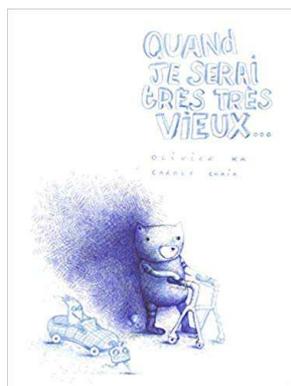
Sinon, le paradoxe d'un travail éparpillé, en pointillé, dans le train, en mouvement, partout ; les yeux poreux, apprivoisés et fertiles à force de discipline, et l'incomparable carnet de marque Moleskine, empli d'esquisses, ou plutôt de « traits », avec les bons outils. Une petite fille, lui ayant fait remarquer que sa trousse en était pleine, de traits.

Au stylo Bic, le plus souvent, « parce qu'on en trouve n'importe où », dit-elle ; des crayons de couleurs aussi, de plus en plus et presque tout le temps désormais. Ceux-là, venant de boutiques spécialisées, merveilleuses. Quelle plus grande joie que d'acquérir un crayon ? Une allégresse. Et puis, l'encre de Chine, qui va bien dès qu'il s'agit de fresques, de grands panneaux, à colorier ensuite sur invitation.



Des écrivains qu'elle rencontre, au gré des expositions, festivals et salons du livre. Compagnons d'une seule fois ou bien davantage. Certains, parmi les plus clairvoyants ; tel Régis Lejonc, si sensible à la ligne, au trait encore, alors qu'elle s'obstinait à créer des volumes en papier mâché. Que l'on songe à *Roméo, le chien*, son premier album chez l'éditeur Frimousse, en 2000. Une technique délaissée, depuis.

Des dialogues à deux voix, des assemblages, pensés, rêvés ou suggérés par les éditeurs, à force de métier et d'intuition, sachant que l'une donnera du lustre aux mots de l'autre, des autres.



L'ILLUSTRATION, un vagabondage mutuellement consenti entre le mot et l'image, d'esquisses en brouillons, harmonique de sens, superposés, sédimentés, tissés à deux, sinon trois, lorsqu'un graphiste s'en mêle. Et pour que le texte soit image, des typographies parfois bricolées, telles lettres découpées et collées, telles autres adoptant une graphie enfantine, surtout pas pour « faire beau », simplement parce que cela tient debout, se justifie, que le texte trouve sa place. Ainsi le monologue intérieur d'un petit garçon estimant le grand âge propice à l'assouvissement tyrannique de ses moindres désirs, en duo avec Olivier Ka, dans *Quand je serai très très vieux*, paru en 2016 aux éditions Notari.

Comment faire exister ses propres images ?

Le « statut d'indépendant » impose de devoir toujours « s'occuper de soi », sans intermédiaire ni soutien d'aucune sorte. Le débutant, lesté de son lot d'images, ignore la façon de les montrer, de les publier, s'essaie à tout et ne renonce à rien.

Comme ces manières de se mettre en scène, par fragments éparpillés au fil des albums, tantôt une portion de son atelier, de son appartement, un portrait d'elle-même petite fille ou d'elle, encore, en train de dessiner. Ses « doudous », semés de-ci de-là, oiseau, porte-voix, quadrillages ornés de motifs récurrents.

Aujourd'hui plus confiante, mieux connue et reconnue, par ses pairs, par des publics, les plus mélangés et curieux qui soient, et qui, un temps, en toute liberté, cheminent en sa compagnie, découvrent les coulisses de la création.

Défis graphiques

Quelques lassitudes et colères, parce qu'un certain éditeur manque du respect légitimement espéré – parler d'argent serait tellement « vulgaire » -, parce que la longue chaîne du livre laisse entre ses mains un produit défiguré et parce que les promesses de liberté, si opportunément accolées au « statut d'indépendant », semblent moins séduisantes qu'autrefois, exigent des territoires neufs, où mieux s'accomplir. Carambolage, images pressées, superpositions et transparences partielles, ce trop-plein, finalement, par quoi l'on veut tant dire et raconter, s'en détourne-t-elle ? Pour l'album *Dans la tête d'Albert*, composé avec Annie Agopian et publié en 2015 chez Thierry Magnier, domine une forme de coprésence d'images, très caractéristique de la narration en bande dessinée.



À l'ouverture de l'album, le trait à l'encre de Chine semble circonscrire l'espace à un seul lieu – celui de l'appartement d'Albert – et, pourtant, des temporalités successives s'affirment, figurées par les bruits alentour, qui s'immiscent, imposent leurs rythmes, usent d'artifices ; des intrus représentés par un aplat jaune que cerne un épais trait rouge au crayon de couleur, saisis en pleine métamorphose : d'abord la sonnerie d'un réveil dans l'appartement tout proche, à la ressemblance d'un chant d'oiseau, puis des pas, peut-être précipités et bruyants, des départs vers d'autres lieux, ceux du travail, très certainement, ou plus lointains, comme le laisse présager l'ultime dessin d'un avion.

Et, justement, une bande dessinée est en préparation, en collaboration avec Cécile Roumigière, depuis quatre ans bientôt, nourrie, dit-elle, de ces luttes politiques et sociales qui mettent aujourd'hui à l'épreuve une fraternité bien cabossée. Membre de l'association Encrages, Carole Chaix sait à quel point l'exil et la misère, privant l'individu de l'indispensable, lui ôtent également toute dignité, amènent à négliger ce qui semble alors superflu : les arts et la culture.

Et, puisque les « arts urbains » ont la faveur des édiles, essentiellement maires de grandes métropoles ou villes moyennes, que les murs (re)deviennent les plaisants supports de fresques collectives, où chacun participe à hauteur de ses envies et talents, autant mettre à profit cette étrange permissivité. Ensuite, la vogue des albums de coloriage pour adultes, aussi inquiétante qu'elle paraisse, invite à renouveler la proposition, enfin purgée de son alibi anti-stress et, surtout, de sa dimension marchande.

De là vient « Permis de colorier », à la fois dessin direct et œuvre originale, sous forme de fresques éphémères de 3 à 10 mètres, et invite joyeuse au public, qui s'en empare selon les indications de l'auteure.

La fresque de Carole Chaix, dévoilée et enrichie par l'artiste, ce même jeudi 24 janvier 2019, à la bibliothèque de l'ESPE et en dialogue avec les étudiants et personnels, puis avec les publics du Festival du Livre Jeunesse Occitanie, sera conservée et mise en valeur *in situ*.